

Droit du seigneur (Le), Comédie en cinq actes

Auteur : Voltaire (1694-1778)

Description & Analyse

DescriptionComédie En Cinq Actes, jouée sous le nom de L'Ecueil du Sage qui n'était pas son véritable titre

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

88 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentBibliothèque numérique de Mecklembourg-Poméranie occidentale (520 Bf 101i(3) adn6)(urn:nbn:de:gbv:9-g-4989569)

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Eléments codicologiques88 p. numérisées; in-8 Format

Date1770

LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

Citer cette page

Voltaire (1694-1778), *Droit du seigneur (Le)*, Comédie en cinq actes1770

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/406>

Copier

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

1009

359463

LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

Elle a été jouée à Paris sous le nom de *L'Ecueil du Sage*, qui n'était pas son véritable titre.



A GENEVE,
Chez les Frères CRAMER, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXIV.

Digitized by Google

ACTEURS.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier GERNANCE.

Le Baillié.

MATURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domestique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, seconde femme de Dignant.

DORMENE.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domestiques.

Les deux premiers actes se passent sous les arbres du village. Les trois derniers dans le vestibule du château.

La Scène est supposée en Picardie, & l'action du temps de Henri second.

LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMÉDIE.

A C T E I.

S C E N E I.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

E Coutez-moi, Monsieur le Magister ;
Vous savez tout , du moins vous avez l'air
De tout savoir ; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse.
S'appelle Acante , & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLIF.
Plaisante question !
A ij

Digitized by Google

Fichier issu d'une page EMAN : <http://eman-archives.org/Ecume/items/show/406?context=pdf>

LE DROIT DU SEIGNEUR,

Eh! que t'importe ?

M A T U R I N,

Oh! cela me tourmente,

J'ai mes raisons.

L E B A I L L I F.

Elle s'appelle Acante.....

C'est un beau nom ; il vient du grec *Antos*,

Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.

Flos se traduit par *Fleur*, & ta future

Est une fleur que la belle nature

Pour la cueillir façonna de sa main ;

Elle sera l'honneur de ton jardin.

Qu'importe un nom ? chaque père à la guise

Donne des noms aux enfans qu'on batise,

Acante a pris son nom de son papaïn ,

Comme le tiens te nomma Maturin.

M A T U R I N,

Acante vient du Grec ?

L E B A I L L I F.

Chose certaine,

M A T U R I N.

Et Maturin , d'où vient-il ?

L E B A I L L I F.

Ah ! qu'il vienne

De Picardie , ou d'Artois , un favant

A ces noms là s'arrête rarement.

Tu n'as point de nom , toi , ce n'est qu'aux belles

D'en avoir un , car il faut parler d'elles.

M A T U R I N.

Je ne fais , mais ce nom Grec me déplait,

Maître , je veux qu'on soit ce que l'on est :

Ma maîtresse est villageoise , & je gage

Que ce nom là n'est pas de mon village.

Acante , soit. Son vieux père Dignant

Semble accorder sa fille en rechignant ;

Et cette fille , avant d'être ma femme ,

Parait aussi rechigner dans son ame ,

Oui , cette Acante , en un mot , cette fleur ,

C O M E D I E.

5

Si je l'en crois , me fait beaucoup d'honneur ,
De supporter que Maturin la cueilleç .
Elle est hautaine , & dans soi se recueille ,
Me parle peu , fait de moi peu de cas ;
Et quand je parle , elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe sa belle-mère ,
Qui haut la main régente son vieux père ,
Ce mariage en mon chef résolu ,
N'aurait été , je crois jamais conclu .

L E B A I L L I F .

Il l'est enfin : & de maniere exacte
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte ;
Cas si je suis le Magister d'ici ,
Je suis Baillif , je suis notaire aussi ;
Et je suis prêt dans mes trois caractères
A te servir dans toutes tes affaires ,
Que veux-tu ? dis .

M A T U R I N .

Je veux qu'incessamment
Où me marie ,

L E B A I L L I F .

Ah ! vous êtes pressant .

M A T U R I N .

Et très-pressé —— Voyez-vous ? l'âge avancé ,
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'etre seul ! — il vaut mieux l'etre deux .
Il faut se marier avant qu'on meure .

L E B A I L L I F .

C'est très-bien dit : & quand donc ?

M A T U R I N .

Tout à l'heure .

L E B A I L L I F .

Oui ; mais Colette à votre sacrement ,
Mons' Maturin , peut mettre empêchement .
Elle vous aime avec quelque tendresse ,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser .

6. LE DROIT DU SEIGNEUR, M A T U R I N.

Oh bien , je dépromets.

Je veux , pour moi , m'arranger déformais ,
Car je suis riche , & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage ,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir , & non pas pour le sien .
Je n'aime plus Colette : c'est Acante ,
Entendez-vous ? qui seule ici me tente .
Entendez-vous , Magister trop rétif ?

L E B A I L L I F.

Oui , j'entens bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour signer vous devriez attendre
Que Monseigneur daignât ici se rendre ;
Il vient demain , ne faites rien sans lui .

M A T U R I N.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui .

L E B A I L L I F.

Comment ?

M A T U R I N. -

Eh oui : ma tête est peu savante ,
Mais on connaît la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard .
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part ,
Sans en avoir encor à nos épouses .
Des Maturins les têtes sont jalouses .
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon ,
Que d'être époux avec cette façon .
Le vilain droit ?

L E B A I L L I F.

Mais il est fort honnête .

Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette , afin de la tourner
A son devoir , & de l'endoctriner .

M A T U R I N.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche .

C O M E D I E.

L E B A I L L I F.

7

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'est le droit du Seigneur ;
Et c'est à nous, en personnes discrètes
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

M A T U R I N.

D'où vient ce droit ?

L E B A I L L I F.

Ah ! depuis bien longtemps,
C'est établi : — ça vient du droit des gens.

M A T U R I N.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

L E B A I L L I F.

Oh ! point du tout, — c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'uo grand nom,
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos ayeux, régnaienst sur nos hameaux.

M A T U R I N.

Ouais ! nos ayeux étaient donc de grands sots !

L E B A I L L I F.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

M A T U R I N.

Pourquoi cela ? sommes-nous pas païens.
D'un seul limon, de lait comme eux, nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes ?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes ?
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, cai nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons...
Comme un berger fait rondre ses moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,

8 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Se ressembler comme deux gouttes d'eau.

Pourquoi la vie est-elle différente ?

Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.

Les Maturins & les godeleurax,

Et les Baillifs, ma foi, sont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'est très bien dit, Maturin ; mais je gage,

Si tes valets te tenaient ce langage,

Qu'un nerf de bœuf apliqué sur le dos

Refuterait puissamment leurs propos.

Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raison ; ça m'embarrasse ;

Oui, ça pourrait me donner du souci.

Mais par l'ambleu, vous m'avcurez aussi,

Que quand chez moi mon valet se marie,

C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie,

Qu'à sa moitié je ne prétens en rien,

Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,

Compère, aux grands les nôtres appartiennent,

Que ton esprit est bas, lourd & brutal !

Tu n'a pas lu le code féodal.

MATURIN.

Féodal ! qu'est-ce ?

LE BAILLIF.

Il tient son origine

Du mot *fides* de la langue Latine :

C'est comme qui dirait... !

MATURIN.

Sais-tu qu'aveo

Ton vieux Latin & ton ennuyeux Gree,

Si tu me dis des sotises pareilles,

Je pourrais bien frôter tes deux oreilles ?

(Il menace le Baillif, qui parle toujours en reculant,

& Maturin court après lui.)

LB

C O M È D I È

L E B A I L L I F.

Je suis Baillif, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *soi*. Conviens-tu pas
Que tu dois *soi*, que tu dois plein hommage
A Monseigneur le Marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent ?
Que tu lui dois

M A T U R I N.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout ; j'en enrage dans l'ame ;
Mais palsandié je ne dois point ma femme,
Maudit Baillif !

L E B A I L L I F (*en s'en allant.*)

Va, nous favons la loi ;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

S C E N E I I.

M A T U R I N *seul.*

Chien de Baillif ! que ton Latin m'irrite !
Ah ! sans Latin marions-nous bien vite ;
Parlons au père, à la fille surtout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis. — J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pout mes écus muguetter ma personne ;
J'ai voulu rompre, & je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, & son allure est fière ;
Moi je les suis : & dès que je l'aurai,
Tôt aussi-tôt je vous la réduirai ;

B

IO LF DROIT DU SEIGNEUR,
Car je le veux. Allons....

S C E N E I I I.

MATURIN, COLETTE (*courant après.*)

C O L E T T E.

J E t'y prends, traître.

MATURIN (*sans la regarder.*)

Allons.

C O L E T T E.

Tu feins de ne pas me connaître ?

M A T U R I N.

Si fait : — bon jour.

C O L E T T E.

Maturin, Maturin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.

De tes bon-jours je suis fort étonnée,

Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.

C'était tantôt un bouquet de jasmin,

Que tu venais me placer de ta main ;

Puis des rubans pour orner ta bergère ;

Tantôt des vers que tu me faisais faire

Par le Baillif qui n'en entendait rien,

Ni toi, ni moi : — mais tout allait fort bien :

Tout est passé, lâche ! tu me délaisses ?

M A T U R I N.

Oui, mon enfant.

C O L E T T E.

Après tant de promesses,

Tant de bouquets acceptés & rendus,

C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

M A T U R I N.

Non, mon enfant.

C O M E D I E. II
C O L E T T E.

Et pourquoi, misérable ?

M A T U R I N.

Mais, je t'aimais ; je n'aime plus. Le Diable
A t'épouser me poussa vivement,
En sens contraire il me poussa à présent ;
Il est le maître.

C O L E T T E.

Eh va, va, ta Colette
N'est plus si forte, & sa raison s'est faite.
Le Diable est juste, & tu diras pourquoi
Tu prens les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit maître au village.
Tu pense donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un Marquis ?
C'est bien à toi d'avoir l'âme inconstante !
Toi, Maturin, me quitter pour Acante !

M A T U R I N.

Oui, mon enfant.

C O L E T T E.

Et quelle est la raison ?

M A T U R I N.

C'est que je suis le maître en ma maison.
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie,
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous ;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La chose est faite. Adieu, prends patience.

C O L E T T E.

Adieu ! non pas, traître, je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai..
Mon père était procureur : ma famille
A du crédit, & j'en ai, je suis fille ;
Et mon seigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton ;

B ij

II. LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état,
Nous apprendrons à ta mine insolente,
À te moquer d'une pauvre innocenté.

M A T U R I N.

Cette innocenté est dangereuse ; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plus tôt.

S C E N E IV.

M A T U R I N, D I G N A N T, A C A N T E,
C O L E T T E.

M A T U R I N.

A Lions, beau-père, allons bâcler la chasse,

C O L E T T E,

Vous ne bâclerez rien, non, je m'oppose
À ses contrats, à ses noces, à tout.

M A T U R I N,

Quelle innocenté !

C O L E T T E,

Oh ! tu n'es pas au bout,
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser engeoler sur sa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

A C A N T E

Hélas ! très volontiers,

M A T U R I N.

Très volontiers ! . . . tout ce train là me laisse ;
Je suis tête ; je veux que tout se passe
À mon plaisir, suivant mes volontés ;

Car je suis riche. — Or beau-père, écoutez ;
 Pour honorer en moi mon mariage,
 Je me décrasse, & j'achète au bailliage
 L'emploi brillant de receveur royal
 Dans le grenier à sel ; ça n'est pas mal.
 Mon fils sera conseiller ; & ma fille
 Relèvera quelque noble famille.
 Mes petits-fils deviendront présidens.
 De Monseigneur un jour les descendants
 Feront leur cour aux miens : & quand j'y pense,
 Je me rangorge, & me quarre d'avance.

D I G N A N T.

Quarre-toi bien ; mais songe qu'à présent
 On ne peut rien sans le consentement
 De Monseigneur ; il est encor ton maître.

M A T U R I N.

Et pourquoi ça ?

D I G N A N T.

Mais, c'est que ça doit être,
 À tous seigneurs tous honneurs.

C O L E T T E (à *Maturin.*)

Oui, vilain.

Il t'en cuira, je t'en réponds.

M A T U R I N.

Voisin,

Notre Baillif t'a donné sa folie.
 Eh ! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
 À Monseigneur d'avoir femme au logis,
 A-t-il besoin de prendre ton avis ?

D I G N A N T.

C'est différent : je fus son domestique
 De père en fils dans cette terre antique.
 Je suis né pauvre, & je deviens caillé.
 Le peu d'argent que j'avais amassé
 Fut employé pour élever Acaate.
 Notre Baillif dit qu'elle est fort savante,
 Et qu'entre nous, son éducation

34 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Est au dessus de sa condition.

C'est ce qui fait que ma seconde épouse,

Sa belle-mère, est fâchée & jalouse,

Et la maltraite, & me maltraite aussi.

De tout cela je suis fort en souci.

Je voudrais bien te donner cette fille,

Mais je ne puis établir ma famille

Sans Monseigneur ; je vis de ses bontés,

Je lui dois tout ; j'atens ses volontés ;

Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

A C A N T E.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père ?

C O L E T T E.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras ?

Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

M A T U R I N.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

S C E . N E . V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

M A T U R I N [à Berthe qui arrive.]

M A belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis,
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout-à-l'heure,
Je ne le serai point, tout est fini,
Tout est rompu.

B E R T H E.

Qui m'a désobéi ?

Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

C O M E D I E . . .
D I G N A N T.

15

Personnes

Nous n'avons garde ; & Maturin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien ;
J'en suis content ; & je dois me promettre
Que Monseigneur daignera le permettre.

B E R T H E.

Allez , allez , épargnez-vous ce soin ;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;
Et quand la chose une fois sera faite ,
Il faudra bien , ma foi , qu'il la permette.

D I G N A N T.

Mais

B E R T H E.

Mais il faut suivre ce que je dis,
Je ne veux plus souffrir dans mon logis ,
A mes dépens , une fille indolente ,
Qui ne fait rien , de rien ne se tourmente ,
Qui s'Imagine avoir de la beauté ,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle avec sa froide mine ,
Ne daigne pas aider à la cuisine ;
Elle se mire , ajuste son chignon ,
Fredonne un air en brodant un jupon ,
Ne parle point , & le soir en cachette
Lit des romans que le Baillif lui prête.
Eh bien voyez , elle ne répond rien .
Je me reproches de lui faire du bien .
Elle est muette ainsi qu'une pécore .

M A T U R I N .

Ah ! c'est tout jeune , & ça n'a pas encore
L'esprit formé ; ça vient avec le temps .

D I G N A N T.

Ma bonne , il faut quelques ménagements
Pour une fille : elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire ;
C'est modestie , & pudeur que cela .

16 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Comme elle, enfin, vous passez par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

B E R T H E.

Eh ! finissons. Allons, qu'on se dépêche :
Quels fots propos ! Suivez-moi promptement
Chez le Baillif.

C O L E T T E.

N'en fais rien, mon enfant;

B E R T H E.

Allons, Acante.

A C A N T E.

O ciel ! que dois-je faire ?

C O L E T T E.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

B E R T H E.

Quoi donc ! sans sourciller :

Mais parlez donc.

A C A N T E.

A qui puis-je parler ?

D I G N A N T.

Chez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, & laissons lui reprendre
Un peu d'haleine.

A C A N T E.

Ah ! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgents ;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

M A T U R I N.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous, ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien ;
Et je répoas, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(ils sortent.)

A C A N T E.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !

Me

S C E N E VI.

A C A N T E , C O L E T T E .

C O L E T T E .

A H ! n'en fais rien , crois-moi , ma chère amie,
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux , — que fait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

A C A N T E .

Mon Dieu non,
Mais vois-tu bien , je ne suis plus souffrante
Dans le logis de la marâtre Berthe ;
Je suis chassée , il me faut un abri ,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine ,
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne sais comment m'y prendre ; hélas !
Que devenir ? — Dis-moi ne fais tu pas
Si Monseigneur doit venir dans ses terres ?

C O L E T T E .

Nous l'attendons.

A C A N T E .

Bientôt ?

C O L E T T E .

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient , ce doit être un grand jour.
Il met , dit-on , la paix dans les familles ;
Il rend justice , il a grand soin des filles.

A C A N T E .

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

C

18 LE DROIT DU SEIGNEUR, COLETTE.

Je prétens bien qu'il me protège aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles.
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

ACANTE.

Un Empereur

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas, vous, & que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène. . . .

COLETTE.

Près de nos bois? . . . ah ! le plaisant château !
De Maturin le logis est plus beau,
Et Maturin'est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le fais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame est bonne.
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encore?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentiments plus grands,
Meilleurs que nous.

C O L E T T E.

Oui , dès leurs premiers ans ,
 Avec grand soin leur ame est façonnée ;
 La nôtre , hélas ! languit abandonnée.
 Comme on apprend à chanter , à danser ,
 Les gens du monde apprennent à penser.

A C A N T E.

Cette Dormène , & cette vieille Dame ,
 Semblent donner quelque chose à mon ame ;
 Je crois en valoir mieux quand je les voi ;
 J'ai de l'orgueil , & je ne sais pourquoi ;
 Et les bontés de Dormène & de Laure
 Me font haïr , mille fois plus encore ,
 Madame Berthe , & Monsieur Maturin.

C O L E T T E.

Quitte les tous.

A C A N T E.

Je n'ose , mais enfin
 J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
 Dis-moi d'abord , Colette , en quoi consiste
 Ce fameux droit du Seigneur ?

C O L E T T E.

Oh ! ma foi ,
 Va consulter de plus doctes que moi .
 Je ne suis point mariée : & l'affaire ,
 A ce qu'on dit , est un très-grand mystère .
 Seconde-moi ; fais que je vienne à bout
 D'être épousée , & je te dirai tout .

A C A N T E.

Ah ! j'y ferai mon possible .

C O L E T T E.

Ma mère

Est très-alerte , & conduit mon affaire :
 Elle me fait , par un acte plaintif ,
 Pousser mon droit par devant le Baillif .
 J'aurai , dit-elle , un mari par justice .

A C A N T E.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !

C i j

20 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

LE BAILLIF, PHILIPE son valet.

LE BAILLIF.

MA robe, allons — du respect — vite Phlipe,
C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe,
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis Baillif; je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.

(il s'assaye devant une table, & feuillette un
grand livre.)

L'affaire est grave, & de grande importance,
De mariage. — chapitre deux.
Empêchemens. — ces cas là sont verreux,
Il faut savoir de la jurisprudence.

(à Colette.)

Approchez-vous, — faites la révérence,
Colette, il faut d'abord dire son nom,

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF écrit.

Bon,

Colette. — Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage ?

COLETTE.

Si donc, Monsieur, j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF (*écrivant.*)

Ça, vingt ans, passé : — ils sont bien révolus ?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose ;
Et jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat, qu'un Maturin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppositions seront notoires.

Ça, vous avez des raisons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF.

Dites-les. — Aurait-il....

COLETTE.

Oh ! oui, Monsieur,

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil,

A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari sans lui ;

Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses,

Il promettait, il jurait que dans peu

Il me prendrait en légitime nœud,

LE BAILLIF (*écrivant.*)

En légitime nœud : — quelle malice !

22 LE DROIT DU SEIGNEUR,
Ça produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLIF.

Mais du moins,
Au lieu d'écri's, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout: — mon témoin c'est moi-même.
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner
Que Maturin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, & c'étoit en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien;
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre plainte en droit ne peut suffire.
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, ni rien écrit....

COLETTE.

Mais

Un Maturin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLIF.

En abuser! mais vraiment, c'est un cas.
Epouvantable, & vous n'en parliez pas!
Instrumentons. — Laquelle nous remontre
Que Maturin en plus d'ape rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attente:
Laquelle insiste, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages

Contre les loix faits par le suborneur,
Dit Maturin , à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise
Dans le païs une telle folise.
Mon honneur est très-intact ; & pour peu
Qu'on l'eût blessé , l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée ,
Et par écrit coucher en mots exprès ,
Quels attentats encontre vous font faits ;
Articuler les lieux , les circonstances ,
Quis, quid, ubi, les excès , insolences ,
Enormités fait quoi l'on jugera .

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira .

LE BAILLIF.

Ce n'est pas tout : il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite .

COLETTE.

Comment produire ? Eh ! rien ne produit rien .
Traître Baillif , qu'entendez-vous ?

LE BAILLIF.

Fort bien ,

Laquelle fille a dans ses procédures ,
Perdu le sens , & nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait ,
L'empêchement est nul , de nul effet .

(il se leve .)

Depuis une heure en vain je vous écoute .
Vous n'avez rien prouvé , je vous déboute .

COLETTE.

Me débouter , moi ?

24. LE DROIT DU SEIGNEUR,
LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!

Je suis déboutée?

LE BAILLIF.

Oui; quand le plaintif

Ne peut donner des raisons qui convainquent,

On le déboute, & les adverses vainquent.

Sur Maturin n'ayant point action,

Nous procémons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Baillif, vous aurez beau conclure,

Instrumenter, & signer, je vous jure

Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLIF.

Il l'aura;

De Monseigneur le droit se maintiendra.

Je suis Baillif, & j'ai les droits du maître;

C'est devant moi qu'il faudra comparaître.

Consolez-vous, fachez que vous aurez

Affaire à moi quand vous vous marirez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie

Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh! je vous en défie.

S C E N E I I.

COLETTE *seule.*

AH! comment faire? ou reprendre mon bien?
J'ai protesté, cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCENE

SCÈNE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon secours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous est promis,
On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je suis bien pis;
De mes chagrins mon ame est oppresſée;
Ma chaîne est prête, & je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement,
Entre nous deux, juge-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Maturine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu porte dans ton air,
Je ne fais quoi de brillant & de fier;
A Maturin cela ne convient guère,
Et ce maraut était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts sentiments.
Dis-moi, Colette, a-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? — non — jamais.

D

26 LE DROIT DU SEIGNEUR,
ACANTE.

Le Baillif Métaprofe
M'en a prêté : — Mon Dieu la belle chose !
COLETTE.

En quoi si belle ?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, si tendres, si galans !

COLETTE.

Oh ! Maturin n'est pas comme eux,

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Ils forment trop l'esprit.

En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai passées :

Que les romans font naître de pensées :

Que les héros de ces livres charmants

Ressemblent peu, Colette, aux autres gens !

Cette lumière était pour moi féconde ;

Je me voyais dans tout un autre monde.

J'étais au ciel. — Ah ! qu'il m'était bien du

De retomber dans mon état obscur !

Le cœur tout plein de ce grand étalage,

De me trouver au fond de mon village !

Et de descendre après ce vol divin,

Des Amadis à maître Maturin !

COLETTE.

Vôtre propos me ravit ; & je jure

Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,

Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient

Dans le pays le rang, l'état d'un Prince,

De sa présence honora la province ?
 Il s'est passé juste un an & deux mois
 Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
 T'en souvient-il : nous le vimes à table ;
 Il m'accueillit, ah ! qu'il était affable !
 Tous ses discours étaient des mots choisis,
 Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
 C'était, Colette, une langue nouvelle,
 Supérieure, & pourtant naturelle ;
 J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

C O L E T T E.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

A C A N T E.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
 Où Monseigneur tout rayonnant de gloire,
 Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier,
 Le fer en main courait le sanglier ?

C O L E T T E.

Oui, quelque idée & confuse, & légère,
 Peut m'en rester.

A C A N T E.

Je l'ai distingué & claire.

Je crois le voir avec cet air si grand,
 Sur ce cheval superbe & bondissant ;
 Près d'un gros chêne il perce de sa lance
 Le sanglier qui contre lui s'élance.
 Dans ce moment j'entendis mille voix,
 Que répétaient les échos de nos bois ;
 Et de bon cœur (il faut que j'en convient !)
 J'aurais voulu qu'il démêlat la mieune.
 De son départ je fus encor témoin ;
 On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
 Il me parla. — Depuis ce jour, ma chère,
 Tous les romans ont le don de me plaire.
 Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui,
 Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

D ij

28' LE DROIT DU SEIGNEUR,
COLETTE.

Ah ! qu'un roman est beau !

A C A N T E.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature. — Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur ?

A C A N T E.

Oh non, je n'ose ; & je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au dessus de nous ?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point ; mais il est causé
Que l'ayant vu je ne peux à présent
En aimer d'autre, & c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avoûrai moi, que l'on m'en a conté.

A C A N T E.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le chevalier Gernance ;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ;
Et reprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Era plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah ! la douceur est l'appas qui nous prend,
Que Monseigneur, ô ciel ! est différent !

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guères sage ?

Ça, qui des deux te déplait davantage,
De Maturin, où de cet effronté ?

A C A N T E.

Oh Maturin ! — c'est sans difficulté.

C O L E T T E.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ;
Tu me parais si belle.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

Je crois

Que tu pourras mieux réussir que moi.

A C A N T E.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

C O L E T T E.

Sans doute,

Car on le dit,

A C A N T E.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

C O L E T T E.

J'en suis certaine, & je retiens ma part
De ses bontés.

A C A N T E.

Nous le verrons trop tard ;

Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;
Maturin pressé, & je meurs de douleur.

C O L E T T E.

Eh ! moque-toi de Berthe.

A C A N T E.

Hélas Dormène,

Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je vais prier Dormène de m'aider
De son appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame est si bonne !

30 LE DROIT DU SEIGNEUR,
Laure, surtout, cette vieille personne,
Qui m'a souvent montré tant d'amitié,
De moi, sans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conseils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, BERTHE,
DIGNANT, MATORIN.

BERTHE (*arrêtant Acante.*)

Quel chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée !
Hom l'idiote ! Allons, ça, Maturin,
Soyez le maître, & donnez lui la main.

MATURIN (*approche sa main, & veut l'embrasser.*)
Ah ! palfamdié

BERTHE.

Voyez la malhonnête !

Elle recigne & détourne la tête !

A C A N T E.

Pardon, mon père, hélas ! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

B E R T H E.

Et rien pour moi ?

M A T U R I N.

Ni rien pour moi non plus ?

C O L E T T E.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

M A T U R I N.

On me fiance.

C O L E T T E.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse moi faire.

D I G N A N T.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?
C'est un courrier : c'est je pense un des gens
De Monseigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

S C E N E V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E.

Oui, nous avons terminé la campagne,
Nous avons sauvé Metz, mon maître & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi !
Vive mon maître ! — il a bien du courage,
Mais il est trop sérieux pour son âge :
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,

32. LE DROIT DU SEIGNEUR,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui, — vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon : tant mieux!

Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle. — Ah ah, c'est toi, Colette,
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite,
Maturin est ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, nous,

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds sur mon ame,
Que cet himen à mon maître agréra,
Et que la nôce à ses frais se fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encor avant ma mort ?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATURIN.

C O M E D I E.
M A T U R I N.

13

Fois du respect!

D I G N A N T.

Votre avis est sensé,
Et comme vous en secret j'ai pensé.

M A T U R I N.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

C O L E T T E (à Acante.)

Bon, tenez ferme.

M A T U R I N.

Est un sot qui diffère,
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

B E R T H E.

Eh! pourquoi tant s'effaroucher : la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause ;
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; & je peux protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

C O L E T T E.

Je le crois bien.

B E R T H E.

Cependant, la raison
Doit conseiller de faire l'occasion.
Hâtons la noce, & n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

M A T U R I N (à Colette, en s'en allant.)
C'est très-bien dit : Eh bien, l'aurai-je enfin ?

C O L E T T E.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin.

(Ils sortent.)

C H A M P A G N E.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déjà le Chevalier Germance ?

B

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOUS êtes fin, Monsieur le Chevalier,
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,

Je la connais ; j'apprends en arrivant
Que Maturin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance ;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémisses
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés, & des plus délicats.
Pour le Marquis, il ne se hâte pas ;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine.

C O M E D I E.

33

Tout délabré , que posséde Dormène ,
Avec sa vieille

CHAMPAGNE.

Oui , c'est Laure , je crois .

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois ,
Je m'en souviens : vôtre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché .
Ma foi , c'était un maître débauché ,
Tout comme vous , buvant , aimant les belles ,
Les enlevant , & puis se moquant d'elles .
Il mangea tout , & ne vous laissa rien .

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis , & c'est avoir du bien .
Sans nul souci je vis de ses largesses .
Je n'aime point l'embarras des richesses .
Est riche assez qui fait toujours jouir .
Le premier bien , croi-moi , c'est le plaisir .

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
Elle est très-fraîche , elle est de qualité ;
Cela convient à vôtre dignité .
Laissez pour nous les filles du village .

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très-doux partage ;
C'est très-bien dit . Je crois que j'eus un jour ,
S'il m'en souvient , pour elle un peu d'amour .
Mais entre nous , elle sent trop sa dame .
On ne pourrait en faire que sa femme .
Elle est bien pauvre , & je le suis aussi ;
Et pour l'himen j'ai fort peu de souci .
Mon cher Champagne , il me faut une Acante ;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante .

Eij

36 LE DROIT DU SEIGNEUR ,

Oui , cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me sensis l'an passé provoqué
Par ses refus , par sa petite mine.
J'aime à domter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins , qui font trois avec toi ,
Déterminés , alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carosse ,
Et nous fondrons tous quatre sur la nôce .
Cela sera plaisant ; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie , & que Dormène
En rie encor , quoique prude & hautaine ;
Et je prétens que Laure en rie aussi.
Je viens de voir à cinq cent pas d'ici
Dormène & Laure en très-mince équipage ,
Qui s'en allaien vers le prochain village ,
Chez quelque vieille . — Il faut prendre ce tems .

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé ; mais vos déportemens
Sont dangereux , je crois , pour ma personne .

LE CHEVALIER.

Bon ! l'on se fâche , on s'appaise , on pardonne .
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux ,

CHAMPAGNE.

Fort bien .

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus arribalairre
Est subjugué quand on cherche à lui plaire .
On s'épouante , on crie , on fuit d'abord ,
Et puis l'on soupe , & puis l'on est d'accord .

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux ; mais votre belle Acante
Est bien devêche .

LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.

La résistance est un charme de plus,
 Et j'aime assez une heure de refus.
 Comment souffrir la stupide innocence
 D'un fol tendron faisant la révérence,
 Baissant les yeux, muette à mon aspect,
 Et recevant mes faveurs par respect?
 Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
 D'Acante ici j'éprouvai le courage.
 Va, sous mes loix je la ferai plier.
 Rentre pour moi dans ton premier métier,
 Sois mon trompette, & sonne les alarmes.
 Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
 Vite.

C H A M P A G N E.

Je crois que nous sommes trahis;
 C'est du secours qui vient aux ennemis;
 J'entends grand bruit, c'est Monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:

Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

S C E N E I.

LE MARQUIS, le Chevalier
 GERNANCE.

LE MARQUIS.

Cher Chevalier, que mon cœur est en paix!

38 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Que mes regards sont ici satisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me sont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manèges des cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du cœur laissent un vuide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On est esclave, & chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût !

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut se réjouir partout,
En garnison, à la cour, à la guerre,
Longtems en ville, & huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous sommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.
En attendant vous savez qu'on aprête
Pour ce jour-même une très-belle fête ?
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Maturin vraiment

Fait un beau choix, & mon contentement
Est tout acquis à ce doux mariage.
L'époux est riche, & sa maîtresse est sage ;
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre ;

C O M E D I E.

39

Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

L E C H E V A L I E R.

L'exemple du plaisir apparemment ?

L E M A R Q U I S.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime ;
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.

Je ne suis pas difficile & sévère,
Mais entre nous songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant ; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frapé, vous seriez raisonnable.

L E C H E V A L I E R.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein ;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain ;
Mon feu m'emporte.

L E M A R Q U I S.

Eh bien, je vous préssage
Que vous serez las du libertinage.

L E C H E V A L I E R.

Je le voudrais ; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

L E M A R Q U I S.

Vous vous trompez, on est un peu son maître ;
J'en fis l'épreuve, est sage qui veut l'être ;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,

1

40 LE DROIT DU SEIGNEUR ,

Eut des attraits pour moi comme pour vous :
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejettai ce désir passager ,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger ,
Dont le succès eût perdu cette fille ,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille ,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous .
La même pâte , il faut que j'en convienne ,
N'a point païtri votre branche & la mienne .
Quoi , vous pensez être dans tous les tems
Maître absolu de vos yeux , de vos sens ?

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte ,
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte .
Les plus prudens se laissent captiver ,
Et le vrai sage est encor à trouver .
Craignez surtout le titre ridicule
De philosophe .

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule !

Ce noble nom , ce nom tant combattu ,
Que veut-il dire ? amour de la vertu .
Le fat en raille avec étourderie ,
Le sor le craint , le fripon le décrie ;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis , des fripons & des sorts .
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur & la vertu se fonde .
Ecoutez-moi . Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui ;
Et j'ai pensé , pour vivre à la campagne ,
Pour être heureux , qu'il faut une compagne .

J'ai

J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais nous marier aussi.

LE CHEVALIER.
Très-bonnable serviteur.

LE MARQUIS.
Ma fantaisie

N'est pas de prendre une jeune étrangère.

LE CHEVALIER.
L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.
Je voudrais

Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.
J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.
La jeunesse,

Les agréments n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.
Tant pis.

LE MARQUIS.
Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.
Oui, tout d'essentiel.

LE MARQUIS.
J'ai pensé que Dorignée

Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.
Notre Dorignée est bien pauvre.

LE MARQUIS.
Tant mieux,

C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,

De préférer l'honneur à la richesse !

C'est l'honneur seul qui chez nous doit former

Tout notre sang : lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,

43 LE DROIT DU SEIGNEUR,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préserve ?
Il faut savoir être maître chez soi ;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

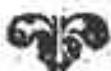
Ma foi, Marquis, votre philosophie
Me paraît toute à rebours du bon sens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens,
Je les consulte en tout ; & j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage ;
Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;
Voici-là-nôce ; allons, égayons-nous.
C'est Maturin, c'est la gentille Acante,
C'est le vieux père, & la mère, & la tante,
C'est le Baillif, Colette & tout le bourg.



S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE
BAILLIF *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'En suis touché. — Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance —
Nous présenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus ; —
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.

Je suis Picard ; je revois avec joye
Tous mes vassaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proye...

LE CHEVALIER.

Ah finissez ! — Notre gros Maturin,
La belle Acante est votre proye enfin ?

M A T U R I N.

Ouida, Monsieur, la fiançaille est faite,
Et nous prions que Monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

G O L E T T E.

Oh tu ne l'auras pas :

Je te le dis, tu me demeureras.

Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice ;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahiſſe ;
Il m'a promis . . .

M A T U R I N.

Bon, j'ai promis en l'air.

F ij

44 LE DROIT DU SEIGNEUR,

LE MARQUIS.

Il faut ; Bailli, élire la chose au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLI.

La chose est constatée.

Colette est folle, & je l'ai débouzée.

CÖLÈTTE.

Ca n'y fait rien, & Monseigneur faura
Qu'on force Acante à ce beau marché là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la viole
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Eh ! vrai, belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison échapper
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime,

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême ;
Eh bien chez moi la nocé se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (*à Acante*)

Votre père vers

Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfait
Augmente encor le prix de vos attraitz.
Comptez, amis, qu'en favetir de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

CÖLÈTTE.

Et de quoi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, assur.

Cher Chevalier, réservons-nous d'ici ;
Ne troublez point leur naïve allegresse.

LE BAILLIF.

Et votre droit, Monsieur, le tems presse.

M A T U R I N.

Quel chien dé droit ! Ah me voilà perdu.

C O L E T T E.

Va, tu verras.

M. B E R T H E.

Maturin, què trains-tu ?

L E M A R Q U I S.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage ;
D'un si bœuf droit je veux m'autoriser
Avec décence, & n'en point abuser.

L E C H E V A L I E R.

Ah quel Caton ! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, & non sans complaisance ;
Mon cher cousin.

L E M A R Q U I S.

Eh bien ?

L E C H E V A L I E R.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir ambitieux.

L E M A R Q U I S.

Moi ! mon cousin !

L E C H E V A L I E R.

Oui, vous.

L E M A R Q U I S.

L'extravagance !

L E C H E V A L I E R.

Vous le serez, j'en ris déjà d'avance.

Gageons, vous dis-je, une discrétion.

L E M A R Q U I S.

Soit.

L E C H E V A L I E R.

Vous perdrez.

L E M A R Q U I S.

Soyez bien sûr que non.

SCENE III.

LE BAILLIF, les autres Acteurs.

MATURIN.

Que disent-ils?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heure

Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je sorte?

LE BAILLIF.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh! nous aimons la loi, nous.

MATURIN. (*au Baillif.*)

Mais doit-on? ...

Mad. BERTHE.

Eh quoi, benet; te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.

Trop de vertu règne au fond de son cœur,

Et notre maître est tout rempli d'honneur,

(à Acante.)

Quand près de vous il daignera se rendre,

Quand sans témoin il pourra vous entendre,

Remettez lui ce paquet cacheté, (lui donnant des papiers cachetés.)

C'est un devoir de votre piété,

N'y manquez pas — ô fille toujours chère! —

Embrassez-moi.

A C A N T E.

Tous vos ordres, mon père,

Seront suivis, ils sont pour moi sacrés;

Je vous dois tout. — D'où vient que vous pleurez?

D I G N A N T.

Ah! je le dois; — de vous je me sépare,

C'est pour jamais: mais si le ciel avare,

Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,

Pouvait sur vous les verser déformais,

Si votre sort est digne de vos charmes,

Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

M. B E R T H E.

Marchons, marchons, tous ces beaux compliments

Sont pauvretés qui font perdre du temps,

Venez, Colette.

C O L E T T E (à Acante.)

Adieu, ma chère amie.

Je recommande à votre prud'homie

Mon Maturin; vengez-moi des ingrats.

A G A N T E.

Le cœur me bat; — que deviendrai-je, hélas!

A C T E S C E N E IV.

L E B A I L L I F, M A T U R I N, A C A N T E

M A T U R I N.

J e n'aime point cette cérémonie,
Maître Baillif, c'est une tirannie.

L E B A I L L I F.

C'est la condition, sine qua non.

M A T U R I N.

Sine qua non; quel drôle de jargon!
Mon Dieu ma femme est à rabi.

48 LE DROIT DU SEIGNEUR,
LE BAILLIF.

Pas encore :

Il faut premier que Monseigneur l'honoré
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les temps réçus.

M A T U R I N.

Ces maudits us quels sont-ils ?

L E B A I L L I F.

L'épousée

Sur une chaise est sagement placée ;
Puis Monseigneur dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

M A T U R I N.

Quoi, pas plus loin ?

L E B A I L L I F.

C'est la règle.

M A T U R I N.

Allons-nous.

Et puis après ?

L E B A I L L I F.

Monseigneur, avec grâce,

Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plait.

M A T U R I N.

Passe pour des présens.

L E B A I L L I F.

Puis il lui parle, il vous la considère,
Il examine à fond son caractère ;

Puis il l'exhorte à la vertu.

M A T U R I N.

Fort bien ;

Et quand finit s'il vous plaît l'entretien ?

L E B A I L L I F.

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

M A T U R I N.

Un quart d'heure est beaucoup : & le mari

Peut.

Peut-il au moins se tenir près d'ici,
Pour écouter sa femme ?

L E B A I L L I F.

La loi porte,
Que s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sorties pareilles,
On fait couper sur le champ ses oreilles.

M A T U R I N.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

A C A N T E.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

L E B A I L L I F.

Déniche, il faut qu'un mari se retire ;
Point de raisons,

M A T U R I N (*sorrtant.*)

Ma femme heureusement,
N'a point d'esprit, & son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

L E B A I L L I F.

Veux-tu partir ?

M A T U R I N.

Adieu donc, ma très-chère ;
Songe surtout au pauvre Maturin,
Ton fiancé.

(*il sort.*)

A C A N T E.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend, je suis toute éperdue.

L E B A I L L I F.

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu.
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

G

SCENE V.

ACANTE *scène.*

I L est aimable ; — ah ! je le fais sans doute ;
 Pourrai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
 Entrera-t-il dans mes vrais intérêts ,
 Dans mes chagrins , & dans mes sorts secrets ?
 Il me croira du moins fort imprudente ,
 De refuser le sort qu'on me présente ;
 Un mari riche , un état assuré.
 Je le prévois , je ne remporterai
 Que des refus , avec bien peu d'estime ;
 Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
 Et si mon ame avoit osé former
 Quelque souhait , c'est qu'il pût m'estimer.
 Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
 Chez cette Dame & si noble & si tendre ,
 Qui fuit le monde , & qu'en ce triste jour
 J'implorerai pour le fuir à mon tour ? —
 Où suis-je ? — en ouvre ! — à peine j'envisage
 Celui qui vient , — je ne vois qu'un pasge.

SCENE VI.

LE MARQUIS , ACANTE.

LE MARQUIS.

A Ssez-vous. Lors qu'ici je vous vois ,
 C'est le plus beau , le plus cher de mes droits.
 J'ai commandé qu'on porte à votre père

C O M È D I È .

51

Les faibles dons qu'il convient de vous faire ;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

A C A N T È (*s'assiedant.*)

Trop de bontés se répandent sur nous,
J'en suis confuse ; & ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance ;
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

L E M A R Q U I S (*les mettant dans sa poche.*)

Donnez les, belle Acante,
Je les lirai ; c'est sans doute un détail
De mes forêts : ses soins & son travail
M'ont toujours plu ; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins ; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui vous causerait d'invincibles dégouts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse ?
J'en suis fâché. — Vous deviez être heureuse.

A C A N T È .

Ah ! je le suis un moment, Monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur ;
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

L E M A R Q U I S .

Ne craignez rien ; parlez avec franchise ;
Tous vos secrets seront en sûreté.

A C A N T È .

Qui douteraït de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune,
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le fais bien, & j'avouerais surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos loix me retient pour jamais,
Et qui m'est chère enor par vos bienfaits.

G ij

52 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Mais après tout, Maturin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs, & leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
De mon esprit c'est une injuste erreur ;
Je la combat, mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS [approchant son fauteuil.]
Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (à genoux.)

J'ose à genoux

Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres noeuds, tous me seraient horribles.
Mais que je puissé avoir des jours paisibles ;
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS (la relevant avec empressement.)
Eh ! relevez-vous donc. — Que tout m'étonne
Dans vos desseins, & dans votre personne,

(Ils s'approchent.)

Dans vos discours si nobles, si touchans,
Qui ne sont point le langage des champs !
Je l'avoûrai, vous ne paraïsez faite
Pour Maturin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur ?
Partout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage
De la nature, & c'est votre partage :
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me surprend, — je dis plus, qui m'enchaîne.

ACANTE.

Ah ! que pour moi votre ame est indulgente !
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins, peut-être, & de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature ;
C'est vous surtout, vous qui dans ce moment

Formez en moi l'esprit , le sentiment ,
Qui m'élevez , qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

L E M A R Q U I S.

Je n'y tiens plus ; son mérite inoui
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi , dans ces lieux la nature bâfare
Aura voulu mettre une fleur si rare ,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer !
Non , belle Acante , il vous faut demeurer.

(il s'approche .)

A C A N T E.

Pour épouser Maturin ?

L E M A R Q U I S.

Sa personne

Mérite peu la femme qu'on lui donne ,
Je l'avourai.

A C A N T E.

Mon père quelquefois

Me conduisit au-delà de vos bois ,
Chez une Dame aimable & retirée ,
Pauvre , il est vrai , mais noble & revérée ,
Pleine d'esprit , de sentimens d'honneur ;
Elle daigne m'aimer : vôtre faveur ,
Vôtre bonté peut me placer près d'elle .
Ma belle-mère est avare & cruelle ,
Elle me hait , & je hais malgré moi
Ce Maturin qui compte sur ma foi .
Voilà mon sort , vous en êtes le maître .
Je ne serai point heureuse peut-être ;
Je souffrirai , mais je souffrirai moins ,
En devant tout à vos généreux soins .
Protégez-moi , croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours vôtre sujette .

L E M A R Q U I S.

Tout me surprend . Dites-moi , s'il vous plaît ;
Celle qui prend à vous tant d'intérêt ,

54 LE DROIT DU SEIGNEUR,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,
Serait-ce point Dermène ?

A C A N T E.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Mais peut-être —

Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui — votre idée est très-bonne — oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence —
Ce sot himen, cette indigne alliance.
J'ai des projets : — en un mot, voulez-vous
Près de Dermène un destin noble & doux ?

A C A N T E.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

L E M A R Q U I S.

Acante, allez, — vous pénétrez mon cœur ;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle, — & dans mon château même.

A C A N T E.

Auprès de vous ! ah ciel !

L E M A R Q U I S (s'approche un peu.)

Elle vous aime,

Elle a raison. — J'ai, vous dis-je, un projet,
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déjà commencée,
Le noce prête, & le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné,
Lorsqu'en ces lieux on parmit la victime ;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

A C A N T E.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux

Mon mariage en est plus odieux !
Qu'il le devient chaque instant davantage !

LE MARQUIS (*Ils s'approchent.*)

Mais après tout, puisque de l'esclavage

(*Il s'approche.*)

Avec décence on pourra vous tirer. . . .

ACANTE (*s'approche un peu.*)

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer. . . .

Que vos parens, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême. . . .

(*Il s'approche encor.*)

Oui, cet hymen est trop mal assorti.

(*Elle s'approche.*)

Mais. . . . le tems presse, il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi. . . .

(*Ils se trouvent tous près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juste ciel ! si j'écoute !

S C E N E VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIF,
MATURIN.

MATURIN (*Entrent brusquement.*)

JE crains, ma foi, que l'on ne me débute,
Entrons, entrons, le quart d'heure est fini.

ACANTE.

Eh quoi ! si tôt ?

LE MARQUIS (*tirant sa montre.*)

Il n'est vrai, mon ami

56 LE DROIT DU SEIGNEUR,
MATURIN.

Maitre Baillif, ces siéges sont bien proches,
Est-ce encor un des droits ?

LE BAILLIF.

Point de reproches,

Mais du respect.

MATURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons ?

Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Eh !

(il sonne)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur !

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante

Chez ses parens,

MATURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE (s'en allant.)

Ciel ! pren pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS (sortant d'un autre côté.)

Sortons, cachons le désordre où je suis.

Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !

SCENE VIII.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

DIs-moi, Baillif, ce que cela figure ?
Notre Seigneur est sorti bien fournois ;

II

Il me parlait poliment autrefois ;
 J'aimais assez ses honnêtes manières ,
 Et même à cœur il prenait mes affaires ;
 Je me marie — il s'en va tout pensif !

L E B A I L L I F.

C'est qu'il pense beaucoup.

M A T U R I N.

Maître Baillif,

Je pense aussi. Ce , *nous verrons* , m'affomme ;
 Quand on est prêt , *nous verrons* ! Ah quel homme !
 Que je fis mal , ô ciel ! quand je naquis
 Chez mes parens de naître en ce païs !
 J'aurais bien dû choisir quelque village ,
 Où j'aurais pu contracter mariage
 Tout uniment , comme cela se doit ,
 A mon plaisir , sans qu'un autre eût le droit
 De disposer de moi-même à mon âge ,
 Et de fourrer son nez dans mon ménage !

L E B A I L L I F.

C'est pour ton bien.

M A T U R I N.

Mon ami Baillival¹,

Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

LE MARQUIS seul.

NOn, je ne perdrai point cette gageure.
 Amoureux ! moi ! quel conte ! ah je m'assure
 Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;
 Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
 Il est bien vrai qu'Acante est assez belle....
 Et de la grâce ! ab ! nul n'en a plus qu'elle, —
 Et de l'esprit ! — quoi, dans le fond des bois !
 Pour avoir vu Dormène quelquefois,
 Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
 Pour seconder les dons de la nature !
 J'estime Acante : oui, je dois l'estimer ;
 Mais, grâce au Ciel, je suis très-loin d'aimer.

(*Il s'affied à une table.*)

Ah ! respirons. Voyons, sur toute chose,
 Quel plan de vie enfin je me propose. —
 De ne dépendre en ces lieux que de moi,
 De n'en sortir que pour servir mon Roi,
 De m'attacher, par un sage himenée,
 Une compagne agréable & bien née,
 Pauvre de bien, mais riche de vertu,
 Dont la noblesse, & le sort abatu,
 A mes bienfaits doivent des jours prospères :
 Dormène seule a tous ces caractères ;
 Le Ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
 Allons la voir : — d'abord écrivons lui
 Un compliment : — mais que puis-je lui dire ?

Acante est là * qui m'empêche d'écrire ;

* En se cognant le front avec la main.

Oui je la vois ; comment la fuir ? par où ?

(il se relève.)

Qui se croit sage, ô ciel ! est un grand fou.

Achevons donc. — Je me vaincrai sans doute.

(il finit sa lettre.)

Hola ! quelqu'un. — Je sais bien qu'il en coute.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, un Domestique.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où :

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante ? mais vraiment....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'est Dormène
A qui j'écris : — on a bien de la peine
Avec ses gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante ; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

Hij

S C E N E I I I.

LE MARQUIS, DIGNANT, Madame
BERTHE, MATORIN.

MATURIN.

A H ! voici bien pardienne une autre histoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

MATURIN.

Pour le coup c'est le droit du seigneur ;
On m'a volé ma femme.

Mad. BERTHE.

Oui , votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon , si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

Mad. BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle , traître ,
Parle.

MATURIN.

Fort bien , vous vous fâchez , mon maître ;
Oh c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?

Explique toi.

M A T U R I N.

C'est un enlèvement.

Savez-vous pas qu'à peine chez son père
 Elle arrivait pour finir notre affaire,
 Quatre coquins, alertes, bien tournés,
 Effrontément me l'ont prise à mon nez,
 Tout en riant, & vite l'ont conduite
 Je ne sais où.

L E M A R Q U I S.

Qu'on aille à leur poursuite. —

Hola ! quelqu'un; — ne perdez point de tems;
 Allez, courrez, que mes gardes, mes gens
 De tous côtés marchent en diligence.
 Volez, vous dis-je, & s'il faut ma présence,
 J'rai moi-même.

B E R T H E (*Berthe à son mari.*)

Il parle tout de bon,
 Et l'on croirait, mon cher, à la façon
 Dont Monseigneur regarde cette injure,
 Que c'est à lui qu'on a pris sa future.

L E M A R Q U I S.

Et vous son père, & vous qui l'aimiez tant,
 Vous qui perdez une si chère enfant,
 Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
 Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
 Que de vos bras on osât l'arracher?
 Un tel malheur semble peu vous toucher.
 Que devient donc l'amitié paternelle?
 Vous m'étonnez.

D I G N A N T.

Tout mon cœur est pour elle,
 C'est mon devoir; & j'ai dû pressentir
 Que par votre ordre on la faisait partir.

L E M A R Q U I S.

Par mon ordre?

D I G N A N T.

Oui.

62 LE DROIT DU SEIGNEUR,
LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laissez moi, sortez tous.
Ah ! s'il se peut, modérons mon courroux. —
Non, vous, restez.

MATURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS (*à Dignant.*)
Non, vous, vous dis-je.

S C E N E I V.

LE MARQUIS *sur le Devant, DIGNANT au fond.*

LE MARQUIS.

J'è vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne fait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
Il deshonore, il trahit l'innocence ;
Il perd Acante : & pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur !
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime !
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !
Il est pâtri des vices de son père,
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;

Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

D I G N A N T.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

L E M A R Q U I S.

Sans doute, tu le peux :

Parle moi d'elle.

D I G N A N T.

Au transport dououreux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez là ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?...

L E M A R Q U I S.

Eh mon ami ! suis-je en état de lire ?

D I G N A N T.

Vous me faites frémir.

L E M A R Q U I S.

Que veux-tu dire ?

D I G N A N T.

Quoi, ce paquet n'est pas encor ouvert ?

L E M A R Q U I S.

Non.

D I G N A N T.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd !

L E M A R Q U I S.

Comment ! ... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

D I G N A N T.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

L E M A R Q U I S.

Eh ! lisons vite.— Une table à l'instant ;
Aprochez donc cette table.

64. LE DROIT DU SEIGNEUR, DIGNANT.

Ah mon maître !

Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS (*assis examine le paquet.*)
Mais ce paquet qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Gest étrange mystère
En d'autre tems aurait de quoi vous plaire,
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS (*lisant.*)

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre : & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

SCENE

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE,

LE MARQUIS (*à Dormène qui entre.*)

P Ardonnez-moi, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflame.
Acante — à peine encor entré chez moi
J'attendais peu l'honneur que je reçoi. —
Une aventure assez désagréable —
Me trouble un peu. — Que Germanos est coupable !

D O R M E N E .

De tous mes biens il me reste l'honneur,
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime. . . .
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

L E M A R Q U I S .

Comment ? chez vous ?

D O R M E N E .

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime. . . .

L E M A R Q U I S .

Le traître !

D O R M E N E .

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être. — Hélas ! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche. . . .

L E M A R Q U I S .

Vôtre douleur sensiblement me touche,
Daignez parler, & ne redoutez rien. . . .

D O R M E N E .

Aprenez donc....

I

66 LE DROIT DU SEIGNEUR,

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT,
quelques Domestiques entrent précipitamment avec Maturin.

MATURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée ;
Votre parent nous l'avoit enlevée :
Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard,
Chacun son bien ; tu-dieu quel égrillard !

LE MARQUIS (*à Dignant.*)
Courez soudain recevoir votre fille,
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle : ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en aprocher.

MATURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.
Non ; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

MATURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.
Obéissez... MATURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le foad de bien vilaines gens.
Droit du Seigneur, femme que l'on enlève !
Défense à moi de lui parler. — Je crève.

Mais je l'aurai, car je suis fiancé.
Consolons-nous, tout le mal est passé.

(*Héfort.*).

L E M A R Q U I S.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera sur elle ;
Voilà le monde : & de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.

(à *Dormene.*)

Eh bien parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre.
Nous sommes seuls.

D O R M E N E.

Il le faut donc, Monsieur ?

Apprenez donc le comble du malheur :
C'est peu qu'Acante en secret étant née
De cette Laure illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier.
Indignement à ce riche fermier ;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire.
Votre parent qui vouloit l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père,
Gernance enfin....

L E M A R Q U I S.

Gernance !

D O R M E N E.

Il est son frère.

L E M A R Q U I S.

Quel coup horrible ! O Ciel ! qu'avez-vous dit ?

D O R M E N E.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre :
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

(*Le Marquis lit.*)

C'est ma parente ; & mon cœur est lié

lij

68 LE DROIT DU SEIGNEUR,
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je là : que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons ?
De tant de coups mon ame est oppresée ;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers ; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux osé chez moi se rendre !
Le voyez-vous.

DORMENE.

Ah ! Monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
C'est à moi seul de l'entendre, & je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons domter le courroux qui m'anime.

[*En regardant de loin.*] Il semble, ô Ciel ! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement ! Ah l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit ! comme il palit — le traître ! A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

(*Tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gérance.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*de laine se cachant le visage.*)

AH! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous?

Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,

Dont je ressens l'indigne extravagance,

Qui pour jamais m'a servi de leçon,

Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,

Plus que vous ne pensez : mais votre cœur

Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,

A l'amitié ? Vous sentez-vous capable

D'oser me faire un aveu véritable,

Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;

Je suis un libertin, mais point menteur ;

70 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et mon esprit que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétens tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & d'ardeur enyvré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas.
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce Chateau de Laure & de Dormène;
C'est une faute, il est vrai, j'en convien,
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, & Laure sa compagne.
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu tems;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux commununes allarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense.
J'ai reconnu dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence,
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain

Me les cachèr de sa charmante main ;
 Dans cet état, sa grace attendrisante
 Enhardissait mon ardeur imprudente ;
 Et tout honteux de ma stupidité ,
 J'ai voulu prendre un peu de liberté.
 Ciel ! comme elle a tansé ma hardiesse !
 Oui, j'ai cru voir une chaste Déesse ,
 Qui rejettait de son auguste autel
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire.

Qu'ayant vécu presque dans la misère ,
 Dans la bassesse & dans l'obscurité ,
 Elle ait cet air & cette dignité ,
 Ces sentimens , cet esprit , ce langage ,
 Je ne dis pas au-dessus du Village ,
 De son état , de son nom , de son sang ,
 Mais convenable au plus illustre rang ?
 Non , il n'est point de mere respectable ,
 Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable ,
 Le rappellât avec plus de bonté
 A la vertu dont il s'est écarter ;
 N'employant point l'aigreur & la colère ,
 Fièvre & décente , & plus sage qu'austère .
 De vous surtout elle a parlé long-tems.....

LE MARQUIS.

De moi ?.....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
 Votre vertu , qui devait , disoit-elle .
 Etre à jamais ma honte ou mon modèle
 Tout interdit , plein d'un secret respect ,
 Que je n'avais senti qu'à son aspect ,
 Je suis honteux , mes fureurs se captivent .
 Dans ce moment les deux Dames arrivent ,

72 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et me voyant maître de leur logis ,
Avec Acante , & deux ou trois Bandits ,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la prelle dans ses bras ;
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue ,
Elle retombe , & s'écrie éperdue ,
Ah ! je crois voir Gernance ; — c'est son fils ,
C'est lui , — je meurs : — à ces mots je frémis ;
Et la douleur , l'effroi de cette Dame ,
Au même instant ont passé dans mon ame .
Je tombe aux pieds de Dormène , & je fous ,
Confus , soumis , pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie ,
Charme mon cœur , & nous réconcilie .
Tenez , prenez ce paquet important ,
Lisez-le feul , pesez-le murement ;
Et si pour moi vous conservez , Gernance ,
Quelque amitié , quelque condescendance ,
Promettez-moi , lors qu'Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux ,
D'avoir sur vous un assez grand empire ,
Pour lui cacher ce que vous allez lire .

LE CHEVALIER.

Oui , je vous le promets , oui .

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés .

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez , vous tremblez , vous dis-je .

SCENE

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS *sçvl.*

Quel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige.
 La belle Acante fut donc de ma maison :
 Mais sa naissance avait flétrî son nom ;
 Son noble sang fut souillé par son père ;
 Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;
 Mais ce beau nom a perdu tous ses droits ,
 Par un himen que reprouent nos loix.
 La triste Laure , ô pensée accablante !
 Fut criminelle en faisant naître Acante ;
 Je le fais trop , l'himen fut condamné ;
 L'amant de Laure est mort assassiné.
 De maux cruels quel tissu lamentable !
 Acante hélas ! n'en est pas moins aimable ,
 Moins vertueuse ; & je sais que son cœur
 Est respectable au sein du deshonneur ;
 Il annoblit la honte de ses pères ;
 Et cependant , à préjugés sévères !
 O loi du monde ! injuste & dure loi !
 Vous l'emportez....

S C E N E I X.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

Madame , instruisez-moi .
 Parlez , Madame , ayez-vous vu son frere ?
 D O R M E N E .
 Oui , je l'ai vu , sa douleur est sincère .
 Il est bien étourdi ; mais entre nous ,
 Son cœur est bon , il est conduit par vous .

K

74 LE DROIT DU SEIGNEUR,
LE MARQUIS.

Eh ! mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître

Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, sa naissance illégitime !

DORMENE.

Hélas !

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS (*relisant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était sans crime :

Sa mère au moins crut l'himen légitime ;

On la trompa, son destin fut affreux.

Ah ! quelquefois le Ciel moins rigoureux

Daigne approuver ce qu'un monde profane

Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'est point coupable, & ses parents

Se font conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !

A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMENE.

Elle sans biens, l'âge, la pauvreté,

Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage

La recueillit.

DORMENE.

Sa naïfère partage

Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,

Ayant si peu, de faire encor du bien.

Riches & grands , que le monde contemple ,
 Imitez donc un si touchant exemple .
 Nous contentons à grands frais nos désirs ;
 Sachons goûter de plus nobles plaisirs .
 Quoi ! pour aider l'amitié , la misère ,
 Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;
 Et vous n'osez donner le superflu .
 O juste ciel ! qu'avez-vous résolu ?
 Que faire enfin ?

D O R M E N E .

Vous êtes juste & sage .

Votre famille a fait plus d'un outrage
 Au sang de Laure , & ce sang généreux
 Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux .

L E M A R Q U I S .

Comment ? comment ?

D O R M E N E .

Le Comte vorre père ,

Homme inflexible en son humeur sévère ,
 Oprima Laure , & fit par son crédit
 Casser l'himen ; & c'est lui qui ravit
 À cette Acante , à cette infortunée ,
 Les nobles droits du sang dont elle est née .

L E M A R Q U I S .

Ah ! c'en est trop , — mon cœur est ulcéré .
 Oui , c'est un crime , — il sera réparé ,
 Je vous le jure .

D O R M E N E .

Et que voulez-vous faire ?

L E M A R Q U I S .

Je veux . . .

D O R M E N E .

Quoi donc ?

L E M A R Q U I S .

Mais , — lui servir de père .

D O R M E N E .

Elle en est digne .

L E M A R Q U I S .

Oui , — mais je ne dois pas
 Aller trop loin .

K ij

76. LE DROIT DU SEIGNEUR,

DORMENE.

Comment , trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas ! ...

Madame , un mot : conseillez-moi de gracie ;
Que feriez-vous , s'il vous plait , à ma place ?

DORMENE.

En tous les tems je ne ferais honneur
De consulter votre esprit , votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah! ...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien : — mais Madame ,
En quel état est Acante ?

DORMENE.

Son ame

Est dans le trouble , & ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.

Allons , j'ai pris mon parti : je vous laisse ;
Soyez ici souveraine maîtresse ,
Et pardonnez à mon esprit confus ,
Un peu chagrin , mais plein de vos vertus.

(il sort.)

S C È N E X.

DORMENE *seule.*

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus , des mots rayés ,
De l'émbarras , d'autres mots oubliés .
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans ce pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir , me parler , & ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !

Et pour Acante il paraît bien sensible !
 Quoi ! voudrait-il ? — cela n'est pas possible.
 Aurait-il eu d'abord quelque dessein
 Sur son parent ? — demanda-t-il ma main ?
 Le Chevalier jadis m'a courtisée,
 Mais qu'espérer de sa rière insensée ?
 L'amour encor n'est point connu de moi ;
 Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
 Et le malheur de Laure est un exemple
 Qu'en fremissant tous les jours je contemple :
 Il m'avertit d'éviter tout lien :
 Mais qu'il est triste, ô Ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

S C È N E I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faisons la paix, Chevalier, je confesse
 Que tout mortel est paix de faiblesse,
 Que le sage est peu de chose ; entre nous,
 J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
 Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure :
 Mais par l'himen, tout prêt de me lier,
 Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.
 Passe pour moi : mais que dira Dormène ?

78. LE DROIT DU SEIGNEUR,

N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hazard le mot d'imen se lit ?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,

Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'imen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur,
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Oui, sur ma vie ;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.

Vous voudriez un époux & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Et bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Maturin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui ;
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille francs ! ah l'homme magnifique !
Le beau présent ! que Monseigneur est bon !
Que Maturin va bien changer de ton !
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !
De ce pays je ferai la première.
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi,
D'avoir déjà pleinement réussi ;
L'une des trois est déjà fort contente.
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante

Que devient-elle ? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.
Tout le monde est heureux, j'en suis charmée,
Ma chère Acante !

80 LE DROIT DU SEIGNEUR,
LE CHEVALIER (*en regardant le Marquis.*)
Elle doit être aimée,
Et je fera.

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)
La voici, je ne puis
La consoler en l'état où je suis,
Venez, je vais vous dire ma pensée.
(ils sortent.)

SCENE III.
ACANTE, COLETTE.
COLETTE.

M A chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi débouyée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le Ciel en soit béni.

Et depuis quand?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure

J'ai comparu par devant Monseigneur.

Ah! la belle ame! ah qu'il est plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;

Il m'a promis une dot opulente,

Fait ma fortune; & tout le monde dit

Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.

Tu

Tu vas, dit-on, devenir Chevalière,
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera Dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

A C A N T E.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été si-tôt faite.
Mon cœur ressent tout ton bonheur — Hélas !
Elle est heureuse, & je ne la suis pas !

C O L E T T E.

Que dis-tu là ? Qu'as-tu donc dans ton ame ?
Peut-on souffrir quand on est grande Dame ?

A C A N T E.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout oser,
N'enlèvent point, croi moi, pour épouser.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
Non de l'amour ; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état :
C'est ce dédain qui me met en colère.

C O L E T T E.

Bon, des dédains ! c'est bien tout le contraire ;
Rien n'est plus beau que ton enlèvement ;
On t'aime, Acante, on t'aime assurément.
Le Chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand Seigneur qu'il est : — cela t'afflige ?

A C A N T E.

Mais Monseigneur le Marquis qu'a-t-il dit ?

C O L E T T E.

Lui : Rien du tout.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

C'est un esprit
Tout en dedans, secret, plein de mystère ;
Mais il parait fort approuver l'affaire.

A C A N T E.

Du Chevalier je déteste l'amour.

C O L E T T E.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Maturin pour jamais délivrée,

L

Digitized by Google

82 LE DROIT DU SEIGNEUR,

D'un beau Seigneur poursuivie, adorée ;
Un mariage en un moment cassé
Par Monseigneur, un autre commencé.
Si ce Roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me paraît difficile, ma chère.—
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi, n'est-ce rien que cela ?
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

ACANTE.

Allons, fuyons.

S C E N E . I V.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez sans me craindre.
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE (*à Acante.*)

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Eh quoi ! vous me fuyez ?

ACANTE.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(*à Colette qui veut s'en aller.*)

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable.—

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Conservez-vous au fond de votre cœur

Pour ma présence une invincible horreur ?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis ; mais mon remords extrême

Répare tout, & doit vous appaiser.

Ma folle erreur avait pu m'abuser.

Je fus surpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amene ici, Madame.

A C A N T E.

Madame à moi : quel nom vous me donnez ?
Je sais l'état où mes parens sont nés.

C O L E T T E.

Madame !... oh , oh ! quel est donc ce langage ?

A C A N T E.

Cessez , Monsieur , ce titre est un outrage ;
C'est s'avilir que d'osier recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acante , & mon nom doit suffire ,
Il est sans tâche.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! que puis-je vous dire ?

Ce nom m'est cher : allez , vous oublierez
Mon attentat , quand vous me connaitrez ;
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

A C A N T E.

Qui , moi , Monsieur !

C O L E T T E (à Acante .)

C'est son remords extrême.

L E C H E V A L I E R.

N'en riez point , Colette , je prétens
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

A C A N T E.

Je ne fais pas quel dessein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

L E C H E V A L I E R.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;
J'en serai digne , & je vous le promets.

A C A N T E.

Je le désire , & me plaît à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne , & me laissez.

L E C H E V A L I E R.

Non , c'est en vain que vous vous offenzez.
Je ne suis point amoureux , je vous jure ;
Mais je prétens rester.

C O L E T T E.

Bon , double injure.

84 - LE DROIT DU SEIGNEUR,

Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire ;
Ou dohne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village.
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Maturin.

(Elle sort.)

S C E N E V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT
ACANTE:

H Elas, madame ; une fille éperdue.
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père !
A ce méchaot au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux ;
Je l'y revois ; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère !

DIGNANT.

O cher objet ! vous n'avez plus de père !

ACANTE.

Que dites-vous ?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas,

DORMÈNE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort ; & surtout pardonnez
Au Chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame ?

DORMÈNE.

Aprenez,

Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

A C A N T E.

Elle ! — Est-il vrai ?

D O R M E N E.

Gernance est votre frère.

L E C H E V A L I E R.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

A C A N T E.

Ah ! je succombe. Hélas ! est-ce un bonheur ?

L E C H E V A L I E R.

Il l'est pour moi.

A C A N T E.

De Laure je suis fille !

Et pourquoi donc faut-il que ma famille

M'ait tant caché mon état & mon nom ?

D'où peut venir ce fatal abandon ?

D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,

Ma mère ici n'a point osé paraître ?

Ah ! s'il est vrai que le sang nous unit,

Sur ce mystère éclairez mon esprit.

Parlez, Monsieur, & dissipiez ma crainte.

L E C H E V A L I E R.

Ces mouvements dont vous êtes atteintes

Sont naturels, & tout vous sera dit.

D O R M E N E.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit

D'avoir connu quelle est votre naissance,

Vous me devez un peu de confiance.

A C A N T E.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas !

L E C H E V A L I E R.

Vous la verrez, vous ferez dans ces bras.

D O R M E N E.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

A C A N T E.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.

Quoi ; j'ai l'honneur d'être de la maison

De Monseigneur !

L E C H E V A L I E R.

Vous honorez son nom.

A C A N T E.

Abusez-vous de mon esprit crédule ?

86 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de son sang ? ah ! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé : — je ne sais quoi l'accable :
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah ! je le vois.

SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS (*au fond.*)

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

IL ne sera pas dit
Que cet enfant ait troublé mon esprit.
Bientôt l'absence affermira mon ame.

(apercevant Dormène.)
Ah ! pardonnez : vous étiez là, Madame !

LE CHEVALIER.
Vous paraîsez étrangement ému !

LE MARQUIS.
Moi ! point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.
Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.
Permettez, ô ciel ! qu'ici je puisse faire,
Plus d'un heureux ! LE CHEVALIER.
C'est une grande affaire.

Je ferai tout, tout ce que vous voudrez ;
J'ai promis.

LE MARQUIS.
Que vous m'obligeriez. (*à Dormène.*)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Germance ?

DORMENE. Oui, tout est réparé.
LE MARQUIS. Tout ne l'est pas.
Votre grand nom, vos vertueux appas.
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le fais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;

Votre destin doit changer désormais.
 Si j'avais pu d'un heureux mariage
 Choisir pour moi l'agréable esclavage,
 C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
 Pour qui mon cœur se serait décidé.
 Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
 Le Chevalier, pour mieux obtenir grâce,
 Pour devenir à jamais vertueux,
 Prit avec vous d'indissolubles noeuds?
 Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
 Est une épouse aimable, noble & sage.
 Daignerez-vous accepter un château
 Environné d'un domaine assez beau?
 Pardonnez-vous cette offre?

D O R M E N E.

Ma surprise

Est si puissante, à tel point me maîtrise,
 Que ne pouvant encor me déclarer,
 Je n'ai de voix que pour vous admirer.

L É C H E V A L I E R.

J'admire aussi : mais je fais plus, Madame;
 Je vous soumets l'empire de mon âme.
 À tous les deux je devrai mon bonheur.
 Mais seconderez-vous mon bienfaiteur?

D O R M E N E.

Consultez-vous, méritez mon estime,
 Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

L E M A R Q U I S.

Et... vous... Acante...

A C A N T E.

Eh bien! mon protecteur...

L E M A R Q U I S. [à part.]

Pourquoi tremblai-je en parlant?

A C A N T E. — Quoi, Monsieur....

L E M A R Q U I S.

Acante — vous — qui venez de renaitre,
 Vous qu'une mère ici va reconnaître,
 Vivez près d'elle; & de ses tristes jours
 Adoucissez & prolongez le cours.
 Vous commencez une nouvelle vie,
 Avec un frère, une mère, une amie;
 Je veux — Souffrez qu'à votre mère, à vous,
 Je fasse un fort indépendant & doux,
 Votre fortune, Acante, est assurée;
 L'acte est passé, vous vivrez honorée,
 Riche, — contente, — autant que je le peux.
 J'aurais voulu — mais goûtez toutes deux,
 Dormène & vous, les douceurs fortunées
 Que l'amitié donne aux ames bien nées.—

88; LE DROIT DU SEIGNEUR,

Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux. — Adieu, — je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contente ?
Quoi ! vous pleurez ? ACANTE.

Je suis reconnaissante,

Je suis confuse. — Ah c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi : —
Et ce n'est pas la fortune que j'aime. —
Mon état change, & mon ame est la même.
Elle doit être à vous. — Ah permettez
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités ?
Qu'avez-vous donc ? Qu'ai-je fait ?

ACANTE. Vous partez.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit ? ACANTE.

La vérité, madame :

La vérité plait à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus. —
Acante. — ACANTE.

Hélas.....

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue, — oui, mon ame est vaincue.
Dormène & Laure, Acante, vous, & moi. (à Acante.)
Soyons heureux. — Oui. — recevez ma foi,
Aimable Acante ; Allons que je vous mène
Chez votre mère, — elle fera la mienne ;
Elle oubliera pour jamais son malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds.

LE CHEVALIER.

Allons, ma Sœur,

Je fus bien fou ; son cœur fut insensible ;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

EIN.

